

La rentrée scolaire d'octobre 1953

Ce fut une journée mémorable pour moi à tous points de vue. Ma mère me vêtit de vêtements et de chaussures neuves. Une musette en toile contenant une ardoise et des bâtons de craie me furent donnés. Cette fois-ci, même si je devais me taire, je serais inscrit, car j'avais six ans trois mois et dix-sept jours.

Nous avons grimpé le bord abrupt de la falaise pour marcher le long d'un ancien chemin muletier qui suivait la séguia Kitouli. Nous avons rencontré un ami de mon père, Kwider, qui accompagnait son neveu Hucine âgé de cinq ans seulement.

Kwider, un boxeur connu pour son pugilat, parlait en bégayant légèrement et en gesticulant le plus souvent. Il donnait l'impression d'être toujours sur un ring même lorsqu'il parlait à des gens dans la rue. Hucine se tenait comme disaient les Branès dans une attitude de *fellous* (poussin) apeuré : la tête légèrement en avant et les épaules surélevées à hauteur des oreilles.

Cet enfant avait gardé cette attitude longtemps, ce qui lui avait valu le surnom de pic bœuf au vol (*tera bgar taira*). Pour ceux qui ont vu cet oiseau si abondant à l'époque des labours et de la rentrée scolaire, le sobriquet avait des rapports avec l'enfant ainsi déformé.

Hucine vivait avec son oncle et ce dernier veillait à son éducation. Kwider, le boxeur, voulait que son neveu apprenne l'alphabet arabe et l'alphabet français pour avoir une marge d'avance sur le reste des enfants de Bit Gholam. Lors de l'apprentissage des alphabets, Kwider dont les mains étaient aussi agiles que sur un ring distribuait des gifles au petit garçon. Le garçon, pour parer à toute gifle inattendue, gardait la tête enfouie entre ses épaules, ce qui, à la longue, était devenu une déformation de stature.

Mon père informa Kwider de mes précédentes tentatives d'inscription avortées par le fait de mon ignorance de l'alphabet et, surtout de mon mutisme devant le directeur.

Kwider, tout fier, rétorqua à mon père que, non seulement, son neveu connaissait l'alphabet arabe, mais aussi l'alphabet français. Cependant, lorsqu'il demanda à son neveu de s'exécuter, celui-ci resta muet. Malgré les gifles que l'oncle se mit à lui distribuer à tout va, l'enfant garda le mutisme. Il ne fut pas inscrit cette année, mais cela ne l'empêcha pas de devenir pharmacien par la suite.

Nous nous présentâmes, mon père et moi, devant le directeur, monsieur Belahcen, monsieur Benjilali ayant été muté. Il me fit réciter l'alphabet arabe. Au bout de cette épreuve apparemment concluante, je reçus le numéro de matricule 714.

Mon père sortit fièrement de sa poche le livret de l'état civil, encore rare à cette époque, pour les formalités d'inscription. Il tenait à m'accompagner jusqu'à la salle de classe où l'on pouvait sans peine reconnaître les nouveaux élèves aux pleurs qui les secouaient et au fait qu'ils restaient accrochés à leurs parents.

L'école était toute blanche avec des volets verts. Les toilettes se trouvaient le long d'un côté de la cour près des classes des petits. Comme elles ne fermaient jamais, les élèves évitaient de s'y rendre pendant les récréations, car ils se faisaient contrarier par les plus grands. Aussi la cour était-elle toujours animée d'un va-et-vient incessant pendant les leçons de cours et seule la décision du directeur de punir par la *falaqa* arrêta le phénomène. Ce fut désastreux pour les plus jeunes élèves.

Ainsi, un jour, un camarade de classe pressé par un besoin urgent et craignant la punition directoriale se soulagea en pleine classe. Madame Casanova, la maîtresse, croyant que les mauvaises odeurs provenaient des toilettes, fit fermer les fenêtres. Toutefois, devant leur persistance, elle nous fit dévêtir un par un. Seul le fautif refusa de s'exécuter. La maîtresse lui ordonna de rentrer chez lui. Il le fit et même définitivement. Il ne remit plus jamais les pieds à l'école.

Madame Casanova avait accroché dès cette première journée des images d'enfants jouant dans un pré. Elle s'était mise à nous apprendre tout ce que nous pouvions apprendre grâce à la lettre *a*.

Ma sœur Haddima m'accompagnait à l'école et m'attendait jusqu'à ce que je sorte. Elle le fit le temps que je me familiarise avec le chemin de l'école. Au cours de cette année, je n'étais arrivé que deux fois en retard à l'école m'étant arrêté une fois pour manger des mûres et une autre fois pour avoir poursuivi une tourterelle. Je dus passer par le bureau du directeur pour recevoir la punition rituelle en cas de retard : la *falaqa*. La première fois, j'y échappais : le directeur ne se trouvant pas dans son bureau et la seconde, je fus quitte après avoir reçu une chiquenaude.

Ma deuxième année à l'école se passa sans problèmes et la troisième année, comme mes amis Marie et Ramdane m'aidaient dans mes devoirs, je fus inscrit au tableau d'honneur. Je garde néanmoins un souvenir douloureux de cette année à cause du vol de livres.

Nous faisons nos exercices de lecture dans le livre, *101 Lectures pour Ali et Fatima*. Or, ce livre nous attirait irrésistiblement parce qu'une des pages comportait une image montrant Tarzan armé d'un poignard et terrassant un lion la gueule grande ouverte. Rahhal, un élève *triplant*, refusa de me rendre le livre de lecture que j'étais chargé de ramasser à la fin de la journée sous peine de me donner la raclée de ma vie si je disais quoique ce soit à la maîtresse, madame Despeyroux.

Je m'étais tu, mais la maîtresse s'était rendue compte que la pile de livres avait diminué de moitié. Pris entre ma loyauté envers ma maîtresse et ma peur de Rahhal, je finis par éclater en sanglots tout en dénonçant mon camarade. La maîtresse appela le directeur qui fit donner par Bel-aid à Rahhal cent coups de *falaqa*. En passant devant ma table, celui-ci m'avait jeté un regard vengeur. Je rapportais mes craintes à la maîtresse et Rahhal fut changé de classe.

Je ne m'intéressais pas à ce qui se passait en classe de troisième, car le mariage de ma sœur Haddima m'avait profondément affecté. À l'indépendance, le jour de repos devint le vendredi. Si mon père me payait la séance de cinéma du dimanche, il me fallait me débrouiller par mes propres moyens si je voulais assister à celle du vendredi. Pour les mois d'octobre, de novembre et de décembre, j'allais voler des olives.

Les oliveraies des colons avaient des arbres de taille basse, ce qui facilitait nos larcins. Notre groupe de cinéphiles devait opérer très tôt le matin avant le lever du soleil. Cependant, nous étions en compétition avec les grives, ces oiseaux migrateurs qui arrivaient à la maturité des olives. Chacun remplissait un sac de trois à cinq kilos. Le produit de la vente des olives était scrupuleusement divisé en trois parts égales et, l'après-midi, nous nous retrouvions au cinéma.

En hiver, nous allions ramasser à la campagne des artichauts sauvages que nous vendions. Au printemps, c'était la vente des fèves, de la menthe et de la coriandre qui nous payait nos séances de cinéma. Une caisse permettait de conserver nos excédents de ressources.

Enfin, en été, j'assurais pendant la journée la garde d'enfants et la révision avec eux des leçons. J'étais rétribué vingt centimes par enfant. Lorsqu'une fête religieuse coïncidait avec les vacances scolaires, j'organisais la collecte des *t'aouchira* qui étaient un don en nature ou en espèces aux enfants de l'école coranique.

Pour ce faire, je portais une planche (*louha*) qui me servait de signe distinctif et aidé de ma petite sœur, de mon frère, de mon neveu et de quelques petits voisins, nous procédions à la collecte dans un grand sac blanc portant la mention *Don des États-Unis d'Amérique*, le blé, la poudre de lait et le fromage américains affluant à ce moment-là à Bit Gholam.

Nous commençons notre tournée dans la ville nouvelle occupée par des riches. Nous allions en répétant à gorge déployée :

Béda ! Béda ! Lalla !

Un œuf ! Un œuf ! Madame !

Bach n'zawak louhti.

Pour décorer ma planche.

Ou louhti 'and taleb.

Ma planche chez l'étudiant.

Ou taleb fe jenna.

L'étudiant est au Paradis.

Ou jenna mahloula.

Et le Paradis est ouvert.

Halha moulana.

Ouvert par notre Seigneur.

Moulana ! Moulana !

Seigneur ! Seigneur !

Lathe qta' rjana !

Ne nous prive pas de notre espoir !

F hormate Mohammed ;

D'être sous la protection de Mohammed ;

Mohammed ou s habo,

Mohammed et ses Disciples,

Fe jenna yansabo.

Au Paradis se retrouveront.

Tout ceci ne manquait jamais de nous attirer la générosité des femmes. Pendant le solstice d'hiver, nous collections, la nuit tombée, les dons de *hagoza*. Nous allions de maison en maison en répétant en chœur :

Hagoza ! Hagoza !

La noix ! La noix !

Ala yahdi oummi la'goza !

Qu'Allah guide la vieille dame !

Ta'teni hagozti !

Qu'elle me donne la noix !

Oula n riyach gottayti !

Ou j'arrache ma tresse !

A Akhalti Rhawrhaw !

Oh tante Rhawrhaw !

Ouna 'liya lakda !

Je suis dans le besoin.

Akhalti sefatli !

Oh tante ! Fais-moi parvenir !

Ou na l 'berd sefatli !

J'ai froid ! Fais-moi parvenir !

Hawda leddamousse,

Celle qui descend à la chambre basse,

Ta 'teni belkammouse !

Qu'elle me donne par baluchons !

Ta'l'aa lrhorfa,

Celle qui monte à l'étage,

Ta'teni belkoffa !

Qu'elle me donne par couffins !

Bach te 'ayyad had eddar !

Que cette maison fête (l'année) !

Belmkhabi de ssukkar.

Par des cruches de sucre.

Talqona n talqokom.

Renvoyez-nous, nous vous libérons.

Fdik eddar n'sebokom.

Dans l'Au-delà, nous vous retrouverons.